

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
 France: 10 fr. 40; 6 Mois: 18 fr. 40; 1 An: 36 fr. 40
 Étranger: 12 fr. 40; 6 Mois: 22 fr. 40; 1 An: 44 fr. 40
 Les abonnements sont traités sans frais dans les bureaux de poste
 Les mandats-poste sont acceptés de préférence

« Le plus court chemin m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

LE KAISER AU VIEUX DIEU ALLEMAND, par MAXIME DETHOMAS



— Si tu pouvais seulement faire peur aux Américains !

Le chancelier écrit à Washington, mais c'est aux Allemands qu'il s'adresse

Je me suis infligé le pensum de lire, de bout en bout, la réponse de l'Allemagne aux Etats-Unis... Ce n'est pas une note diplomatique, c'est un volume, ou plutôt un répertoire où la mentalité germanique, fourbe et prêcheuse, s'étale avec une impudente prolixité. Quinze jours pour rédiger ce texte d'avocat chicanier, qui dépasse de loin ce que l'Allemagne a produit en ce genre depuis le commencement de la guerre, ce n'était pas trop puisqu'on voulait balancer, en paragraphes que l'on croit habiles, l'intransigeance des principes et l'apparence de quelques concessions. Puis, se souvenant que les Etats-Unis les avaient priés de faire vite, l'empereur, le chancelier, les ministres des Affaires étrangères et des Finances ont terminé leurs entretiens et n'ont pas pris le temps de faire plus court.

Ne nous étonnons pas qu'un document de cette taille ne dise rien, du moins rien de nouveau; ce n'est qu'un prétexte à gagner du temps, à obtenir du président Wilson une sorte de délai de grâce, car il n'est pas douteux qu'il a rendu un jugement ne comportant pas de discussion. En face d'un événement aussi considérable et aussi nouveau, dont ils ne peuvent pas ignorer la portée, les dirigeants allemands n'ont rien changé à leur vieux formulaire : ils palabrent par écrit, comme au temps d'Algésiras ou d'Agadir.

Ils n'imaginent pas — sans doute n'en seraient-ils pas capables — d'exprimer nettement ce qu'ils comptent faire; ils se réservent d'agir suivant les événements; bien sûr, s'ils avaient pris Verdun, ils prodigueraient au président les assurances les plus apaisantes; aujourd'hui, ils préfèrent patienter avant de s'engager, même par un chiffon de papier. Au fond, leur note est écrite, surtout, à l'usage des Allemands.

Il serait extraordinaire, pour tout autre peuple que l'Allemand, que la leçon des événements fût si peu comprise; mais, en raison de l'éducation qu'il a reçue depuis sa victoire de 1870, ce peuple s'est lui-même placé au-dessus de toute critique, à l'écart de toutes les lois communes aux nations civilisées; il est atteint du même delire de mégalomanie que son empereur, état chronique de folie des grandeurs qui le rend très redoutable, jusqu'à l'accès final dont il approche et dont il sera la victime lui-même. Les rédacteurs de la note aux Etats-Unis sont gens qui réfléchissent et qui doivent juger plus objectivement que leurs sous-bureauvocrates; mais ils sont obligés de ménager l'opinion allemande autour d'eux; ils l'ont exaltée au point qu'ils n'en pouvaient rester les maîtres qu'au prix d'une victoire rapide, qui fût devant eux.

Capituler devant M. Wilson, un avocat qui n'a jamais porté d'uniforme, comment expliquerait-on pareille reculade aux combattants du germanisme, civils et soldats, que l'on grise depuis deux générations du *Deutschland über alles*? Le respect de l'autorité impériale en subirait une atteinte peut-être irréparable, toute cette armature féodale et surannée qui soutient l'Allemagne provocatrice d'aujourd'hui en serait profondément ébranlée; cette crise de confiance ne marquerait-elle pas le premier terme d'une révolution sociale jadis prédite par Henri Heine et auprès de laquelle, ajoutait-il, la révolution française aurait l'innocence de jeux d'enfants!

Essayons donc, à travers la note allemande, d'entrevoir l'Allemagne elle-même; elle est surprise de la résistance de Verdun qui devait, disait-on couramment dans tous les milieux, être emporté victorieusement dans une ruée irrésistible. Verdun le 15 mars et Paris pour Pâques! Ce rêve s'est évanoui; les bourgeois allemands sont saisis de doutes; le gouvernement, qui a gardé jusqu'ici tout son prestige sur l'armée, va tenter de les reconforter. Voilà pour quoi sa réponse au président Wilson est diffuse et tortueuse; quoi qu'il arrive, espère-t-il, ce texte ambigu prêterait toujours à des communications qui, sur un point ou sur un autre, accuseront un succès de l'Allemagne. Peut-être le peuple du kaiser n'en demandera-t-il pas davantage.

Le chancelier a-t-il pu jamais penser que son texte, insolent à plaisir, malgré quelques phrases d'apitoiement humanitaire, changerait la conviction lentement mûrie du président Wilson?

Henri Lorin,

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

J'ai lu de différents côtés « que la crinoline allait ressusciter. » Je l'ai lu, dis-je, et je le crois : des signes assez évidents donnent à penser que la plus belle moitié du genre humain se prépare à faire concurrence aux zeppelins.

En prévision de l'imminence de cet événement, je recommande aux dames de s'exercer à ne point approcher des cheminées : dans mon enfance, je me suis laissé dire que, faute de cette précaution, il était arrivé sous le second Empire les plus graves accidents : de charmants visages furent défigurés... Les flammes gagnent si vite, de la crinoline à la jupe aux nombreux volants qui la couvrent !

... Sous le second Empire ! Ce fut en effet l'époque glorieuse de la crinoline : et, chose étrange, ce fut la guerre de 1870 qui semble avoir sonné son glas. Dès la Commune, elle n'était plus représentée que par une petite machine assez bouffonne qui s'appelait une tournure. Et en Alsace, une mère de famille ayant fait jeter à la voirie sa crinoline désormais inutile, un ménage de cigognes, évidemment d'espèce progressif, s'en empara, la jucha sur un vieux mur, et en fit son nid. On put lire ça dans les journaux : c'est un de mes premiers souvenirs !

Mais n'est-il pas singulier qu'une guerre contre l'Allemagne ayant vu la fin de cet encombrant accessoire de toilette une autre guerre avec l'Allemagne nous le ramène ? Que ce soit bon signe, au moins ! Qu'il revienne avec une époque aussi brillante que celle du Congrès de 1856, où la France, en crinoline, marchait à la tête de l'Europe !

Pierre Mille.

Comment ne pas tressaillir de pitié en songeant à ces immenses infortunes humaines que sont, dans leurs lits d'hôpitaux, les malheureux soldats que d'atroces blessures privèrent de leurs deux jambes !

Les autres, tous les autres, amputés d'un membre ou le front bandé ou la poitrine trouée, nous les saluons quand ils passent et notre hommage, ils le connaissent.

Mais ceux-là, les héros culs-de-jatte, les hommes-troncs, sait-on leur vie, le cycle d'enfer dantesque où ils passent leurs jours ? Quand ils se plaignent d'être couchés, on les prend, comme des paquets de dents et on les pose sur les chaises ! On approche parfois la chaise d'une fenêtre, mais l'horizon bref ne change pas pour eux. Et c'est toujours ainsi, du lit à la chaise, de la chaise au lit.

*

L'œuvre vient d'être créée qui permettra d'offrir à ces pauvres et glorieux êtres leur part de lumière et d'espace. Enfin, ils vont pouvoir, si l'on veut bien contribuer à ce qui est tenté pour eux, sortir chaque jour quelques heures à travers la ville, passer parmi nos groupes, recevoir nos hommages, s'intéresser aux devantures des magasins, s'en aller se promener eux aussi dans le décor changeant de nos avenues.

Mme Schaffner, qui s'occupe spécialement de ces grands malades, nous prie de faire appel à la générosité de tous, en demandant soit d'anciennes voitures de malade, soit des fauteuils roulants, voire même d'anciennes roues de cheval mécanique où l'on pourrait monter une caisse. Les moindres dons, à défaut de ces objets mêmes, seront reçus avec reconnaissance, ainsi que les offres de personnes qui désireraient céder des voitures moyennant quelque contribution.

Songez à ces malheureux, ajoutons une bonne action encore à tant d'autres. N'est-ce pas qu'il suffit de le demander pour que cela se réalise ?

Toute proposition pourra être faite au « Veilleur », service des Echos, Excelsior.

Tipperary, l'air de Tipperary est interdit en Angleterre.

Car, vous en douteriez-vous, Tipperary est un chant révolutionnaire, séditieux. Cela depuis les troubles d'Irlande.

Non pas que les révolutionnaires aient perpétré le sac de Sackville Street à Dublin, aux accents de la célèbre marche, mais tout simplement parce que le lointain Tipperary est en Irlande, tout comme Saint-Nazaire est sur la Loire.

Banni du music-hall londonien, Tipperary le

sera-t-il de la revue parisienne ? Tant de petites girls en kaki ou en écossais l'ont popularisé, soufrire aux lèvres, badine en main !

Tipperary séditieux ! Tipperary qui scella par sa chanson l'alliance franco-anglaise !

Au moins aurons-nous cette consolation qu'il ne fut jamais boche, à l'instar de la Veuve Joyeuse ou du trop populaire Vieux poupoule... tiré du Kommi, Karoline... devenu aujourd'hui chez nous poilus des tranchées :

— Kommi, Kamerad... kommi !...

POLISSOIRS

J'ai le regret de vous dire que, si la guerre continue, nous souffrirons certainement d'une crise du polissoir. Et elle se révélera d'autant plus aiguë qu'il sera inutile d'essayer le rendement d'une « Journée » dudit polissoir pour enrayer ladite crise ; car c'est précisément de l'accumulation de ces vieux ustensiles que nous en viendra la pénurie.

Ecoutez. Quelle est celle, quel est celui d'entre nous qui, au moment de la déclaration de guerre, ne possédait pas, au moins, deux polissoirs ? Et n'est-ce point le minimum qu'il faut pour polir, affiner, aiguiser de vrais ongles de *struggle for life* ?

Mais tout vieillit ; et leur façon de devenir infirmes, aux polissoirs, c'est de perdre leur capitonnage. Un beau jour, vous n'avez plus, entre les doigts, qu'un moreau de bois tout nu, tout bête, sur sa plaque d'ivoire. Toutefois, vu la « dureté des temps », vous songez moins à acheter de nouveaux polissoirs qu'à faire « redonner du corps » à vos invalides. Et vous apprenez alors que, à cause de la rareté de la main-d'œuvre, on ne pourra les réparer qu'après la guerre. Tant qu'il y en a des neufs, achetons-les.

Mais les hostilités se prolongeant, il y a maintenant, dans les cabinets de toilette, des douzaines de polissoirs qui attendent la paix. Pourtant, il suffirait pour les rendre à la vie active — une charmante vendeuse me l'a dit — d'un peu de feutre, d'un peu de colle, d'un peu d'adresse et d'habitude. Ce serait, paraît-il, « un jeu d'enfant ».

J'en trop simple, sans doute ; car, tandis que des milliers de femmes ont plié leurs doigts de fée à la fabrication des obus, que des millions d'autres ont trouvé des doigts de sainte pour manipuler les pansements, on n'en connaît pas une qui rembourre les polissoirs.

C'est ce dédain de l'humble besogne qui nous vaudra peut-être le retour de la camelote allemande. Et, si jamais nous devons la revoir, nous ne pourrions malheureusement pas laisser nos ongles en porter un deuil éternel. — H. DU TAILLIS.

Les journaux américains continuent à décocher des flèches bien placées dans le flanc de la Germanie. Chaque jour, l'arc est cent fois tendu et cent flèches traversent l'Atlantique. En voici une qui est « signée » du *New York Evening Post* : « L'Allemagne se plaint de ce que notre neutralité prend de plus en plus figure d'hostilité, mais elle persiste à considérer nos ports comme suffisamment neutres pour y abriter ses bateaux. »

Et une autre, décochée vers Berlin par les fenêtres du *Wall Street Journal* : « Les savants germaniques semblent avoir trouvé le moyen de remplacer tout par quelque chose : le bon pain par le pain KK, le roastbeef par les jours sans viande, etc., etc. Mais ils n'ont pas encore découvert ce qui pourrait avantageusement remplacer la guerre. »

Lorsque les Allemands parlent du roi de Roumanie, ils font toujours sonner bien haut son nom de Hohenzollern. Et nous-mêmes, cette descendance ne laisse pas quelquefois de nous inquiéter. Il n'est donc pas inopportun de rappeler que ce Hohenzollern a aussi du sang français, et glorieux, dans les veines.

Son père, en effet, frère du roi Carol, était fils du prince Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen et de sa femme née princesse Joséphine de Bade. Or, cette princesse de Bade était Française par sa mère, fille d'Eugène de Beauharnais ; elle était donc arrière-petite-fille de l'impératrice dont elle portait le nom.

Lorsqu'on invoque ces filiations, le mieux, pensons-nous, est d'être exact.

Le Veilleur.

Billet d'un Provincial

Ma chère femme,

Je suis allé, hier, au vernissage du Salon des Humoristes. J'ai été enchanté de l'emploi de mon après-midi. Cette exposition est d'une verve et aussi d'un tact délicieux, d'une ironie et d'une fantaisie admirables, et parfois d'une émotion poignante sous la satire vengeresse. J'ai été ravi.

Te souviens-tu de notre voyage à Paris, il y a quatre ans, au mois de mai — le mois du Salon, des Salons, de tous les Salons? Notre vieil ami Vagnat (envers qui le jury s'était montré d'une inintelligence et d'une mauvaise foi scandaleuses), nous avait donné des cartes pour le vernissage, en nous recommandant bien de ne pas regarder les tableaux. Ce que nous fîmes. Je te montrai Mme Réjane, M. Arthur Meyer, Mlle Mistinguet, M. Antonin Dubost, et nous mangeâmes du saumon à la sauce verte chez Ledoyen. Et quelles jolies toilettes!

Eh bien, cette année, sauf de rares exceptions, il n'y a plus d'expositions de peinture. Jadis, le mois de mai était le mois des peintres. Aujourd'hui, la plupart de nos braves artistes ont quitté le pinceau pour le fusil, et ceux qui ne sont pas combattants sont « camoufleurs », un métier épouvantable dont je ne parlerai un jour! Donc, le mois de mai, qui était le mois des peintres, était également le mois des amateurs de peinture. Les Parisiens qui, pendant trois cent trente-cinq jours de l'année, n'avaient jamais regardé un tableau, éprouvaient tout à coup le besoin impérieux de voir quelques kilomètres de toiles peintes. Il leur fallait des *Soleil couchant sur la Beauce*, des *Matinée sur le grand canal à Venise*, des *Galant postillon*, des *Enfants de chœur en maraude*, des *Mousquetaires en patrouille* et je ne sais combien de *Suzanne au bain*!

Des gens de sens rassis, appartenant aux milieux les plus honorables, se transformaient brusquement en critiques d'art. Des hommes du monde, des agriculteurs, des avocats, des médecins se révélaient amateurs avertis et parlaient des œuvres exposées avec une rapidité d'examen et une facilité de jugement qui tenaient du prodige!

Chaque année, au mois de mai, les Parisiens et les Parisiennes dont tu connais la faculté d'assimilation, l'habileté à saisir un tic, à parodier une intonation, employaient l'argot des peintres :

— Ma chère, que pensez-vous de ça?

— Ma jolie, ça ne se tient pas..., ça manque de fond..., c'est un navet!

— Et quelles bavochures!

— J'allais le dire : quelles bavochures!

Je revois une jeune femme d'une distinction parfaite, d'allure un peu timide, la figure candide des vierges de Raphaël, examinant un paysage, à l'un des derniers Salons des Artistes Français. Après un long moment de muette contemplation, elle étendit le bras, le pouce de la main droite levé, puis, fermant à demi les yeux, avec une voix d'une douceur supra-terrestre, elle dit simplement :

— Oh! ce premier plan, comme il gueule bien! Et cet horizon, comme il f... le camp!...

Je n'ai rien entendu de pareil au Salon de la rue La-Bouërie. Les Parisiens commencent à ne plus discuter avec autorité sur ce qu'ils ignorent complètement. Encore un miracle de cette guerre! Il y a de la pudeur, de la timidité dans les jugements. Les voix sont moins sonores, les gestes moins tranchants. Goncourt ne pourrait plus écrire sa phrase sur les tableaux des musées. Ils entendent beaucoup moins de sottises qu'autrefois! La vague d'admiration qui roulevait nos héros porte le public à un respect qui s'étend sur toute chose. On parle moins à la légère. Il y a du plomb maintenant dans toutes les cervelles...

Est-ce à dire que je n'entends plus un de ces mots piquants dont nous sommes si friands au Jardin des Dauphins et au matin de la professe? Certes, non!

Hier, une dame me montrait, au Salon des Humoristes, un vieux critique d'art dont l'esthétique fut sommaire, incertaine et flottante et qui, pendant sa longue carrière, ne rendit jamais visite à un artiste sans sortir de son atelier avec une « étude un peu poussée » sous le bras...

— Voilà un homme, me dit-elle, qui, en trente ans, n'a pas pu se faire une opinion mais qui s'est fait deux collections!

Bons baisers, ma moitié, mon tout.

Le Provincial.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

La bataille de Verdun

C'est toujours contre la cote 304
que porte le gros effort allemand

Le bombardement violent et continu de la région de la cote 304 et du secteur Haudromont-ferme de Thiaucourt, au cours de la nuit dernière, montre bien que les Allemands sont résolus à développer leurs opérations contre l'ensemble de nos positions établies sur la rive gauche de la Meuse, entre le bois d'Avocourt et le village de Camières. Les attaques des 4 et 5 mai, qui avaient été précédées d'une préparation intense d'artillerie, n'ont, de l'aveu même de nos ennemis, permis à leur infanterie qu'une progression insignifiante. Des combats d'artillerie et d'infanterie se sont déroulés dans la région au sud-est d'Avocourt; ils ont pris de nouveau une tournure favorable pour nous, sans donner de résultats définitifs. Ce n'est pas un bulletin de victoire.

Nous savons avec quel acharnement méthodique et quelle puissance de moyens matériels nos adversaires conduisent cette guerre de positions. Mais nous savons aussi que, depuis soixante-seize jours, nos troupes opposent à leurs efforts une résistance opiniâtre et tranquille, sous le commandement énergique de chefs qui ont su, au début de cette gigantesque bataille, rétablir une situation difficile.

L'attaque allemande repoussée au sud de Lihons, sans avoir pu atteindre nos réseaux de fils de fer, ne semble pas être une opération importante et de nature à créer sur un autre point du front une diversion sérieuse.

Jean Villars

LES ENNUIS DE L'AUTRICHE

Grave émeute à Presbourg

PÉTROGRAD, 6 mai. — Des renseignements venant d'Autriche dépeignent la situation intérieure de l'empire dualiste sous des couleurs assez noires.

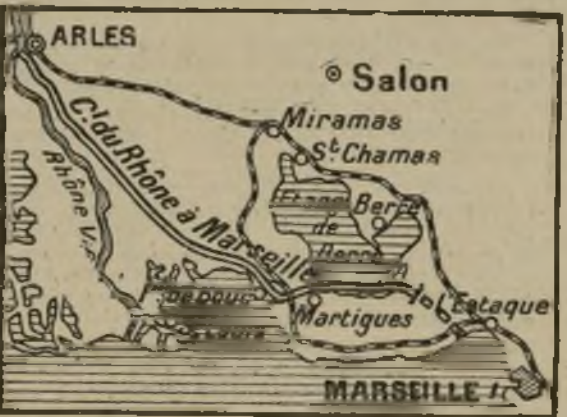
On signale une grave révolte à Presbourg, où la population ameutée a attaqué les casernes. Les escarmouches entre les habitants et la troupe ont duré plusieurs heures. Une trentaine de soldats et plusieurs centaines de citoyens ont été tués ou blessés.

La révolte a été provoquée par la sanglante répression exercée sur les troupes hongroises qui refusaient obstinément de marcher en Allemagne et aux Balkans.

Le canal de Marseille au Rhône



M. Sembat, ministre des Travaux publics; M. Clémentel, ministre du Commerce, et M. Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, ont inauguré hier le souterrain de Roux, qui cons-



titue la partie la plus importante et la plus considérable du canal de Marseille au Rhône.

(Voir l'article page 8.)

ENTRE WASHINGTON ET BERLIN

Y aura-t-il une réponse à la note allemande?

Rien n'a encore transpiré en ce qui concerne l'examen de la note allemande auquel a procédé hier le cabinet américain. La déclaration officielle du président Wilson est donc attendue avec impatience aussi bien en Europe qu'aux Etats-Unis.

Cette déclaration viendra à son heure et il convient de savoir l'attendre. Pour l'instant, les journaux américains, à défaut de paroles officielles, nous apportent beaucoup plus amplement qu'hier divers commentaires et quelques informations.

Le *New-York Herald* n'hésite pas à déclarer que dans l'entourage de M. Wilson on considère que le président tient pour close la controverse sur la guerre sous-marine et que bien que la plupart des fonctionnaires blâment le ton de la note alle-



Cette caricature, publiée récemment par la Tribune, de Chicago, montre les différents états d'esprit qui existent dans la vaste république américaine. Là-bas, à l'est, on se passionne, on discute, on crie. Au centre, on est plus calme; à mesure que l'on s'éloigne des rivages de l'Atlantique, il semble que l'indifférence soit plus profonde et plus heureuse. A l'ouest, enfin, aux bords du Pacifique — est-ce le nom qui le veut? — cette indifférence est totale. Les échos de la grande guerre sont si lointains, si affaiblis que le murmure des flots suffit à empêcher qu'on ne les entende.

mande, si les assurances qu'elle comporte étaient sérieuses cela suffirait.

D'après la même source, le gouvernement américain n'enverrait pas de réponse à l'Allemagne et M. Wilson serait disposé à suivre ceux qui espèrent voir l'Amérique demeurer sur ses positions. C'est-à-dire que, fort des promesses faites par l'Allemagne de renoncer à ses procédés de guerre sous-marine, le gouvernement de Washington ferait en sorte que toute décision concernant la rupture demeurât attachée aux agissements de l'Allemagne dans l'avenir.

Il ne peut être question de cesser le blocus

Sur 96 journaux notables des Etats-Unis, 50, ou bien désapprouvent la réponse, ou bien demandent la rupture, 23 approuvent la réponse, 23 ne se prononcent pas, attendant de voir la façon dont l'Allemagne exécutera ses promesses.

Parmi les désapprouvateurs se trouvent les plus importants organes et les plus sérieux. Parmi les approuvateurs, on relève la présence du *New-York Sun* et d'un certain nombre de journaux notoires germanophiles ou à la solde de l'Allemagne. On remarque parmi les indécis certains journaux des régions habitées par un pourcentage important d'Allemands.

Pour des personnalités américaines autorisées, il ne fait aucun doute que l'Allemagne s'est moquée des Etats-Unis. L'impertinence du ton presqu'insolent de la réponse n'a, disent-elles, égalé que son cynisme et, dans tous les milieux, aussi bien que dans la presse, on ne manque pas de relever qu'elle constitue un affront pour les Etats-Unis.

L'obligation que l'Allemagne fait aux Etats-Unis d'obtenir la cessation du blocus anglais est considérée comme une nouvelle menace sous condition; la fin comminatoire équivaut à un refus.

L'opinion de la presse, notamment du *New-York Times*, déclarant que les Etats-Unis ne peuvent pas demander à l'Angleterre de cesser le blocus, détermine nettement quelle sera la réponse réelle de l'Allemagne, puisque le fait de l'abandon du blocus est la condition *sine qua non* du coulage avec avertissement et sauvetage des vies.

La note est un outrage à l'Amérique

El voici d'autres commentaires où la mauvaise foi et l'insolence allemandes sont mises à jour et termes indignés.

Le *New-York World* qualifie la réponse de l'Allemagne d'arrogante, d'insolente et d'outrageante.

Le *Journal du Commerce de New-York* trouve que la réponse allemande, lorsqu'elle parle de la Grande-Bretagne et des faveurs accordées à la Grande-Bretagne par les Etats-Unis, peut se comparer à une crise de nerfs féminine.

La *Tribune* déclare que le président Wilson n'a qu'une chose à faire : rompre les relations sans retard, ni hésitation.

« Le président dit-elle, devrait rappeler l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin et expédier le comte de Bernstorff dans son pays : voilà des choses qui ne souffrent aucun retard. »

Le *Chicago Herald* écrit :

« Pendant qu'elle déclare à cor et à cris qu'il est impossible de l'affamer, l'Allemagne nous demande de partir en guerre contre la flotte britannique, s'il est nécessaire, afin d'empêcher que des femmes et des enfants ne soient affamés. »

La Hollande perd patience

AMSTERDAM, 7 mai. — Prenant prétexte de la manière dont un sous-marin allemand a coulé le *Berkelstroom*, le *Telegraaf*, d'Amsterdam, écrit :

« Jusqu'à quand supporterons-nous encore que nos marins et nos voyageurs soient obligés de craindre la mort à chaque instant, parce qu'il plaît à l'Allemagne de les traiter ainsi ? »

« Nous nous montrons indignés des mesures prises à notre égard par l'Angleterre, mais cette destruction de notre marine et ce danger de mort pour nos hommes sont cent fois plus graves. »

Le kaiser fait corriger sa prose

Les journaux allemands admettent presque tous que la note émane du kaiser; or, voici comment celui-ci fait corriger certains paragraphes.

Le texte en anglais transmis par radio à l'ambassade d'Allemagne à Washington disait :

« Le gouvernement allemand ne doute pas que le gouvernement des Etats-Unis ne demande et n'insiste maintenant pour que le gouvernement britannique observe désormais les règles du droit international. »

Le gouvernement allemand craignant sans doute que ce ton paraisse trop doux aux neutres, l'agence Wolff, dans le texte en français qu'elle a communiqué aux journaux suisses, a ainsi modifié ce passage :

« Le gouvernement allemand ne doute pas que le gouvernement des Etats-Unis ne demande énergiquement au gouvernement britannique et n'obtienne de lui le respect immédiat des formes du droit international. »

L'anniversaire du torpillage de la "Lusitania"

A Londres

LONDRES, 7 mai. — Un cortège imposant, organisé par l'Union « British Empire », pour commémorer le torpillage de la *Lusitania*, a parcouru les rues de Londres, hier après-midi. En tête du cortège, derrière la fanfare de l'Union, un groupe de survivants du navire coulé marchait devant un chariot décoré portant un modèle réduit de la *Lusitania*, prêtée par la Compagnie Cunard. Derrière ce char venait une bannière portant ces mots : « Que ce crime soit pardonné dans le ciel, mais que la terre en garde la mémoire ! »

Le cortège, dans lequel figuraient des détachements de troupes françaises, russes et belges, des membres de la « Jugoslavia » serbe, des Tchèques, une délégation de la Croix-Rouge, etc., s'est rendu au Hyde-Park où un meeting a eu lieu.

En Amérique

NEW-YORK, 7 mai. — La journée de la *Lusitania* a été célébrée à New-York et dans d'autres villes des Etats-Unis. La commission des Droits Américains, qui est composée des personnalités les plus considérables des grandes villes, a organisé des réunions commémoratives où ont été discutées les événements survenus entre les Etats-Unis et l'Allemagne, leur répercussion morale, et les dangers du péril leuon pour l'idéal américain.

La commission condamne les ambitions des puissances centrales, et dénonce comme barbares leurs méthodes de guerre. Des survivants de la *Lusitania* ont pris la parole.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Dimanche 7 Mai (44^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de la Somme, les Allemands, après une intense préparation d'artillerie, ont prononcé dans la soirée une attaque sur nos tranchées au sud de Lihons. Arrêtée par nos tirs de barrage, l'attaque s'est dispersée avant d'avoir atteint nos fils de fer.

Dans la région de Verdun, la nuit n'a été marquée que par le bombardement continu et violent de la région cote 304 et du secteur Haudromont-ferme Thiaumont.

Au sud de Saint-Mihiel, nous avons repoussé une forte reconnaissance ennemie qui tentait d'enlever un de nos petits postes à l'est de Bislee.

En Lorraine, nous avons surpris une patrouille qui avait franchi la Seille aux environs de Lanfroicourt sud-est de Nomény; quatorze prisonniers ont été ramenés par nous.

Au cours de la bourrasque d'avant-hier, une vingtaine de nos ballons captifs ont rompu leurs amarres. Quelques-uns ont été emportés dans les lignes allemandes; d'autres sont venus tomber dans les lignes françaises. La plupart des observateurs ont pu descendre dans nos lignes en faisant usage de leur parachute. On est sans nouvelles de quelques-uns qui ont été entraînés dans la zone ennemie.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, le bombardement extrêmement violent qui dure sans arrêt depuis deux jours dans la région de la cote 304 a été suivi aujourd'hui d'une forte attaque allemande appliquée sur notre front entre la cote 304 et le Mort-Homme. L'ennemi, après des efforts répétés, a pénétré dans un boyau à l'est de la cote 304. Partout ailleurs il a été repoussé avec des pertes sérieuses infligées par nos feux de mitrailleuses et les tirs de nos batteries qui bombardent énergiquement les lignes allemandes.

Sur la rive droite, après une intense préparation d'artillerie, les Allemands ont prononcé plusieurs attaques successives sur nos tranchées entre le bois d'Haudromont et le fort de Douaumont. Dans la partie ouest du front attaqué, l'ennemi a pris pied sur une longueur de cinq cents mètres environ dans nos éléments de première ligne; au centre et à l'est, toutes ses attaques ont été brisées.

En Woëvre, grande activité de l'artillerie dans les secteurs du pied des Côtes de Meuse.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front en dehors de la canonnade habituelle.

Communiqué britannique

LONDRES, 6 mai. — Hier soir, près d'Autville, à la faveur d'un bombardement contre les tranchées allemandes, nous avons exécuté avec succès une incursion à la suite de laquelle nous avons ramené cinq prisonniers. Nous avons tué dix Allemands et en avons blessé un grand nombre; nos pertes ont été légères.

Au sud-est d'Armentières, après un bombardement de nos tranchées, les Allemands y ont pénétré, mais ils en ont été aussitôt chassés.

Ils ont tenté également d'attaquer nos tranchées à l'est du Cabaret-Rouge, mais ils ont été repoussés.

Aujourd'hui, il y a eu une certaine activité de l'artillerie au nord de Raclin-court, dans les parages de Souchez et de Carency, dans le secteur de Hohenzollern, et aux environs de Wieltje.

Hier, les opérations de nos aviateurs ont été considérables. Les quelques aéroplanes allemands qui ont été aperçus ont été chassés.

Communiqué belge

Lutte d'artillerie de faible intensité dans le secteur de Dixmude où nos pièces ont bombardé des chalands dans le canal d'Handzame.

Comment fut préparée l'insurrection des Sinn-Feiners

En occupant la baie de Kenmarre, les Allemands espéraient s'emparer des câbles transatlantiques anglo-américains.

LONDRES, 7 mai. — Des détails plus complets nous parviennent aujourd'hui sur l'organisation insurrectionnelle des Sinn-Feiners et leur centre d'action. L'organisation, préparée à l'automne date de 1909, par la reconstitution de la société Clann-na-Gaël, immédiatement affiliée aux associations germano-américaines si puissantes partout dans les Etats-Unis. Leur organe, le *Gaelic-American*, à New-York, avait à sa tête John Devoy, alimenté par des subsides allemands et inspiré par l'agitateur Jim Larkin, resté, lui, à Chicago, en rapport avec les fédérations socialistes. John Devoy à New-York centralisait les ressources et les correspondances.

Les Allemands, dès la printemps 1914, avaient envoyé des émissaires dans le Kerry, comté du sud-ouest de l'Irlande, à la pointe qui regarde l'Atlantique. Sous prétexte d'excursions en automobile, ces espions avaient sur tous les points de la côte installé secrètement des dépôts de pétrole dans les hôtels et les maisons des pêcheurs, contrebandiers invétérés. On peut être assuré que ces dépôts auront ravitaillé les sous-marins allemands qui firent leurs premières incursions dans la mer d'Irlande et plus tard dans la Manche. Les Allemands avaient promis aux Sinn-Feiners un débarquement en force pour le 2 mai. Il est probable que la découverte du complot dans les papiers saisis chez Wolff von Igol, le secrétaire de von Papen contraignit les conspirateurs à précipiter les événements avant la date fixée.

Le choix de la baie de Kenmarre, comme base de débarquement était judicieux. C'est là le lieu d'atterrissage des câbles transatlantiques dont la saisie eût permis l'envoi de fausses nouvelles à sensation aux Etats-Unis. La baie de Tralee où débarquèrent Roger Casement et ses complices se situe à quelques milles de Kenmarre. Néanmoins l'insurrection centralisée organiquement dans le Kerry, la révolte ne se propagea pas après l'arrestation de sir Roger. La communication se trouva coupée entre les conspirateurs du Kerry et leurs conjurés de Dublin. Un grand nombre d'insurgés arrêtés les armes à la main disent que lorsqu'ils s'emparèrent des premiers blocs de maisons à Dublin ils crurent d'abord à un de leurs exercices habituels de guerre de rue. Puis, les coups de feu parlés, ils étaient entrés dans la lutte. Bernard Shaw, le célèbre écrivain irlandais, interrogé au sujet de la rébellion des Sinn-Feiners a donné cette opinion à leur égard : « Sots, ignorants, maladroits, mais honorables, courageux et républicains. » Il ne dit pas un mot des incitateurs allemands, les premiers auteurs de la révolte sanglante.

Collingham.

LA COMTESSE MARKIEWICZ CONDAMNÉE aux travaux forcés à perpétuité

LONDRES, 7 mai. — La cour martiale a condamné la comtesse Markiewicz à la peine de mort, mais la sentence a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

La sentence de mort également prononcée contre le comte George Plunkett a été commuée en trois ans de servitude pénale.

Treize sentences capitales ont été commuées en trois ans de servitude pénale.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

La Boîte n° 95

Se trouve chez Pharmaciens, Herboristes, Epiciers.

Le MEILLEUR ALIMENT des ENFANTS

DERNIÈRE HEURE

LES MÉFAITS DES PIRATES

Le Doukalla échappe à un sous-marin

TOULON, 7 mai. — Hier est arrivé sur rade de Toulon le grand vapeur *Doukalla*, de la Compagnie de navigation Paquet, de Marseille, commandé par le capitaine au long cours Ambroselli. Le *Doukalla* a été attaqué par un sous-marin ennemi.

Le commandant Ambroselli qui était sur la passerelle avec son second, le capitaine au long cours Longui, aperçut à six ou sept cents mètres un sillage indiquant le passage d'un sous-marin. Presque aussitôt, il ordonna un coup de barre à droite et grâce à une navigation en lacet, il évita la torpille qui passa sous le flanc arrière à un mètre du gouvernail.

Le *Doukalla*, une heure après, vit le périscope du sous-marin; il dirigea sur lui plusieurs coups de canon qui allèrent parfaitement vers le point visé.

Dès que le danger eut été signalé, les nombreux passagers qui étaient à bord ont passé leur ceinture de sauvetage et se sont préparés à toute éventualité. Ils ont constamment conservé le plus grand calme et le plus parfait sang-froid.

Le commandant Ambroselli, qui est originaire de la Corse, et son second, ont été aujourd'hui félicités à leur débarquement pour leur attitude énergique.

Le commandant Ambroselli a été décoré de la Légion d'honneur pour sauvetage lors du naufrage de la *Vire* sur la côte du Maroc en 1908.

Le gouvernement persan proteste contre le torpillage du *Sussex*

La mort du prince Bahram Hirma, disparu avec le *Sussex*, a provoqué en Perse une vive émotion. Le gouvernement persan a adressé au gouvernement allemand une protestation contre le torpillage du navire. Cette manifestation du gouvernement a eu un grand retentissement en Perse, où l'influence allemande a déjà subi au cours des derniers mois tant d'échecs.

C'est bien l'U-28 qui a torpillé le *Rio-Branco*

RIO-DE-JANEIRO, 7 mai. — M. Lauro Muller, ministre des Affaires étrangères, a reçu un télégramme du ministre du Brésil à Londres annonçant que l'équipage du *Rio-Branco* confirme que le navire a été torpillé par un sous-marin allemand qu'on suppose être l'« U-28 ».

COMMUNIQUE RUSSE

Le butin des Russes à Trébizonde

PÉTROGRAD, 7 mai. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de la gare de Korkenhusen, à l'est de Friedrichstadt, l'artillerie ennemie a bombardé un de nos trains.

En Galicie, sur la Strya inférieure, dans la région au nord du village de Yazlovetz, nous avons progressé quelque peu.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région du littoral, nous avons repoussé facilement, par l'action de nos avant-gardes, une offensive turque.

Dans la direction de Bagdad, lors de l'occupation par nous de points organisés de la position de Sermalkherid, les Turcs ayant subi des pertes considérables, se sont repliés en toute hâte, abandonnant sur le terrain un grand camp de tentes et un important matériel.

Il est établi que lors de l'occupation de Trébizonde, nous avons enlevé huit pièces d'artillerie côtière sur affûts, quatorze boîtes à feu de 6 pouces, un canon de campagne, plus de mille fusils, cinquante-trois caisses d'artillerie et de trains des équipages et un butin de guerre très important.

Le lieutenant-colonel Raibaud passe de l'aéronautique dans l'artillerie

Le lieutenant-colonel d'artillerie à titre temporaire Raibaud, hors cadre, directeur du service des fabrications de l'aéronautique militaire, est promu colonel et affecté au 60^e régiment d'artillerie.

Le gouvernement américain se prononcera mardi sur la réponse allemande

Dès à présent, on affirme qu'elle n'a pas réglé la question de la guerre sous-marine et qu'elle ne satisfait pas M. Wilson.

WASHINGTON, 7 mai. — Le texte de la réponse allemande sera examiné au cours de la réunion du cabinet qui aura lieu mardi.

La bonne foi allemande sera mise à l'épreuve et les Etats-Unis jugeront selon les résultats.

On a tort de croire que le président est satisfait de l'état dans lequel se trouve la question de la guerre sous-marine et de penser que la réponse a réglé définitivement la controverse.

Le président a été désagréablement surpris en apprenant hier la nouvelle que les sous-marins allemands avaient attaqué quatre navires.

L'impression générale est que M. Wilson chargera M. Lansing de préparer pour l'Allemagne une note où il exprimera sa confiance que les ordres donnés aux commandants des sous-marins seront scrupuleusement observés. (*New York Herald*.)

Le grand souci de la presse allemande est de prouver que la responsabilité d'une rupture -- toujours possible -- incomberait aux Etats-Unis.

On aurait pu s'attendre à ce que la presse allemande fût unanime à considérer — ou à feindre de considérer — les pseudo-concessions formulées dans la réponse à la note américaine comme offrant toute satisfaction aux Etats-Unis, et, par conséquent, à déclarer tout danger de rupture définitivement écarté. Il est curieux de noter que telle n'est pas la préoccupation de nombreux journaux allemands. Ceux-ci semblent ne regarder la rupture que comme retardée; ils insistent moins sur le fait des concessions que sur les conditions auxquelles ces concessions seront faites. Et tout l'effort de leur argumentation tend à prouver que la responsabilité de cette rupture, si rupture il y a, incombera au seul gouvernement de Washington.

Est-ce manœuvre pour faire influence sur M. Wilson? Mais peut-on espérer, en Allemagne, que des commentaires de presse aussi spécieux qu'intéressés pèseront sur la décision du président des Etats-Unis? N'est-ce pas plutôt manœuvre pour préparer l'opinion publique, et pour atténuer, en provoquant l'indignation et la colère, ce que la rupture avec les Etats-Unis pourrait apporter au peuple allemand de découragement et d'inquiétude?

Quelques citations

GENÈVE, 7 mai. — La presse allemande continue de commenter la réponse allemande.

Le *Lokal Anzeiger* parlant de la condition mise par l'Allemagne à la limitation de la guerre sous-marine, écrit :

« Si l'Amérique n'admet pas cette condition, contre laquelle elle ne peut alléguer aucune prescription du droit des gens et si elle ne fait pas à l'avenir tout ce qui est en son pouvoir pour obtenir de nos ennemis le respect de ce droit des gens comme elle l'exige de nous, elle prouvera clairement au monde qu'elle désire la rupture des relations diplomatiques avec toutes ses conséquences de façon aussi nette que nous désirons l'éviter et que ce dextre de rupture lui vient de sa décision de renoncer à toute neutralité pour pouvoir mieux s'engager au service de nos ennemis. »

La *Gazette Populaire de Cologne* estime que si le gouvernement allemand a évité de répondre péremptoirement à la note américaine, c'est qu'il a voulu tenter un dernier essai pour éviter la crise en faisant des concessions. Tout dépend maintenant de la décision que M. Wilson croira devoir prendre.

La *Gazette de Cologne* écrit :

« La concession faite au gouvernement américain aura pour résultat de rendre la guerre sous-marine beaucoup plus difficile, étant donnée la supériorité énorme de nos adversaires sur mer. C'est précisément pour cela que l'Amérique devra reconnaître que nous avons fait une concession d'une importance extrême. »

L'AUTRICHE n'entend pas être traitée en colonie allemande

GENÈVE, 7 mai. — Une revue allemande qui paraît à Ténis, l'*Action*, dans un but qu'on n'aperçoit pas très clairement, s'est complue récemment à rédiger un article d'un littérateur allemand, Paul de Lagarde, article où l'Autriche-Hongrie était violemment prise à partie et même menacée de démembrement. On lisait notamment ce qui suit dans cette étrange reproduction :

« L'Autriche ne doit plus être pour l'Allemagne qu'un territoire colonial. Aucun peuple de ce vaste empire, sauf les Slaves du sud et les Allemands, n'a une valeur politique; ils ne sont que pâte et matériaux pour former de nouveaux Germains, mais il faut conserver les Slaves du sud de toute germanisation. Les autres peuples de la monarchie, y compris les Hongrois, sont un fardeau pour l'Europe. Ils sont comme des commerçants manquant de capitaux. La Hongrie n'est qu'un monceau d'absurdités et par conséquent une anomalie politique. Nous aussi, Allemands, nous devons aider à la disparition de ce peuple... »

M. E. Rakosy, sénateur et propriétaire du *Budapesti Hirlap*, grand ami de M. Tisza, s'élève en termes véhéments contre cet article injurieux et à son tour il écrit : « Qu'est-ce que l'union centrale qu'on nous propose aujourd'hui, sinon la réalisation du rêve de ce Lagarde? Nous ne sommes pas disposés, pour notre part, à entrer dans une union où nous servirions de pâte et de matériaux. La publication d'un pareil écrit en Allemagne en ce moment est à la fois une impertinence et une stupidité. »

Communiqué italien

ROME, 7 mai. — Actions d'artillerie plus intenses dans la zone de Plava, où l'ennemi a tiré sur un de nos bâtiments sanitaires.

Dans le haut Sabotino, nos tirs ajustés ont frappé en plein, plusieurs fois, un fortin ennemi.

Petites rencontres d'infanterie avec issue favorable pour nous sur le Mornolada, dans la vallée de Vidende et sur le Vodil (Monte Nero).

Aucun autre événement important à signaler.

Les artistes français exposent à Rome des œuvres d'art inspirées de la guerre

ROME, 7 avril. — Ce matin, a été ouverte, par les journalistes critiques d'art et un certain nombre d'invités, l'exposition organisée à la Villa Colonna, à Rome, par le prince de Broglie.

Le prince Colonna a mis à la disposition des organisateurs les locaux de la galerie Colonna, où sont réunies les œuvres relatives à la guerre des plus grands artistes français et les jardins où seront prochainement inaugurés des spectacles cinématographiques sur la guerre.

Tous les journaux s'accordent à louer la haute valeur des tableaux et l'opportunité de cette démonstration.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

LONDRES. — Le nombre des civils tués durant l'insurrection de Dublin et enterrés jusqu'à présent, s'élève à 112, dont 20 femmes.

En raison du manque de main-d'œuvre, de nombreux cadavres sont enterrés sans cercueil.

LONDRES. — Sir Robert Chalmers, ancien gouverneur de Ceylan, est nommé secrétaire en chef du vice-roi d'Irlande, en remplacement de sir Matthew Nathan, démissionnaire.

WILLAGARICA. — Dix-huit officiers et marins du vaisseau français *Marie-Victor*, coulé par un sous-marin allemand, ont été recueillis en mer par le vapeur espagnol *Venezuela*.

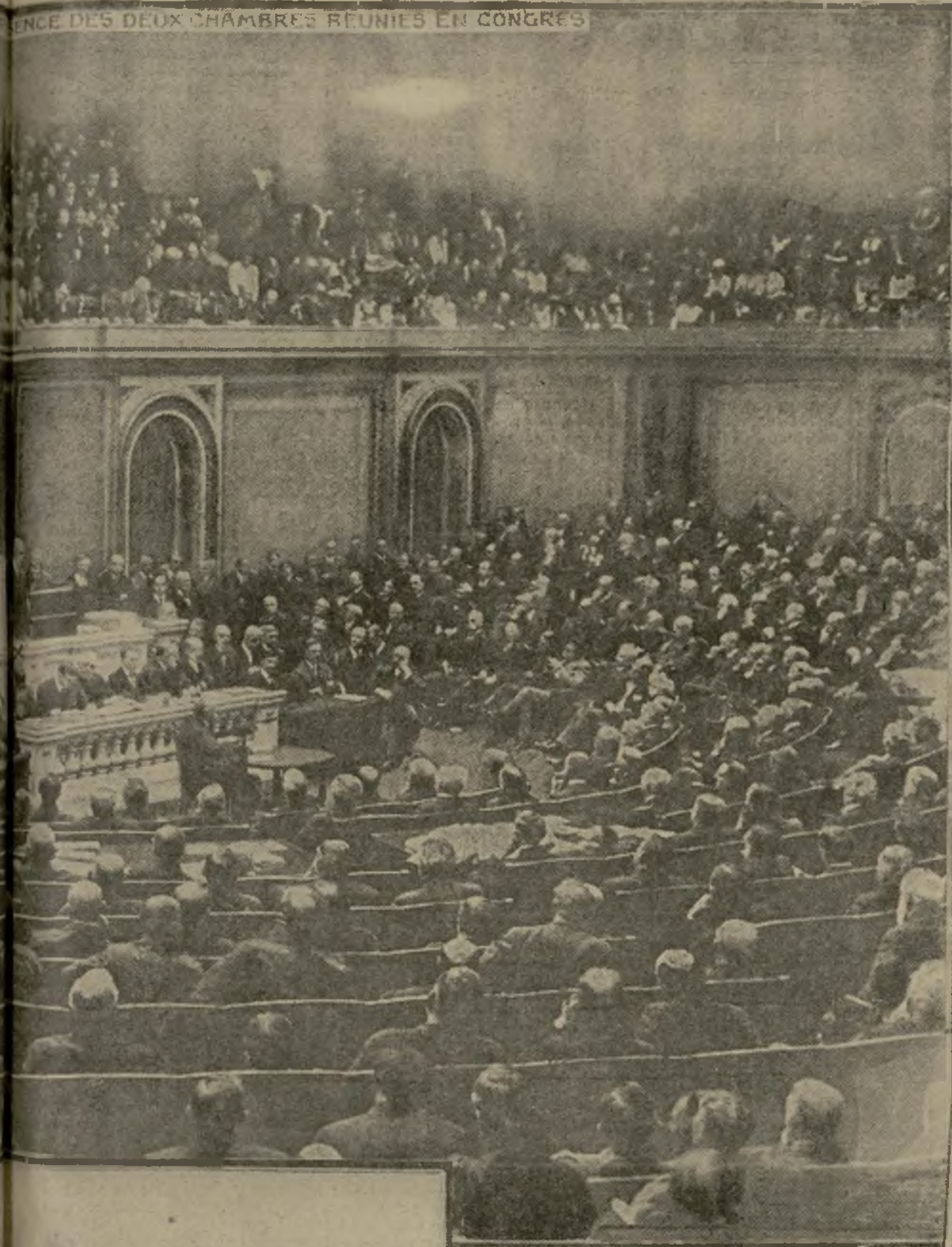
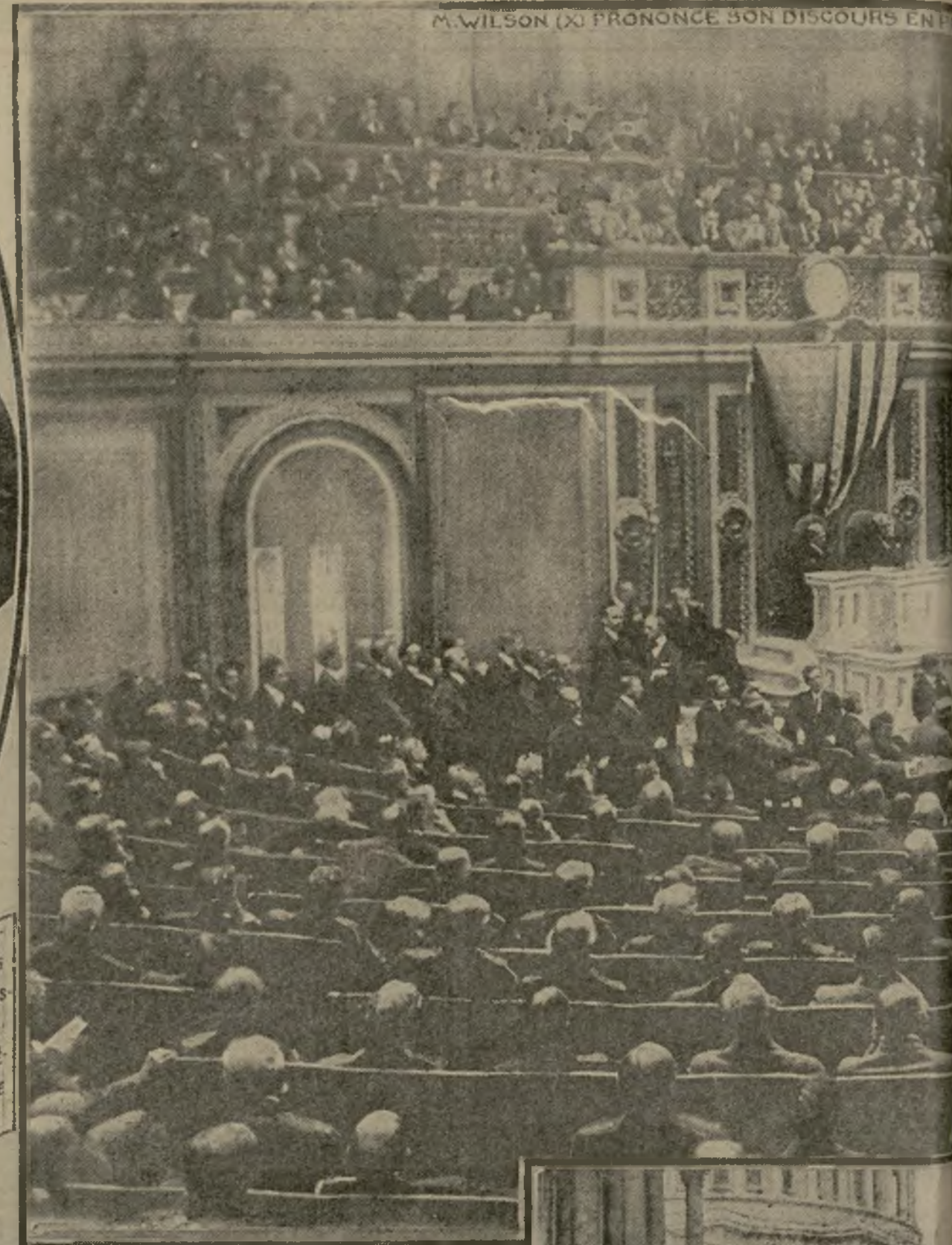
LONDRES. — Le *Daily Telegraph* dit que, d'après une information reçue au Lloyd, le navire *San Macfayden*, arrivé avant-hier matin à Tilburg, fut attaqué dans la baie de Hiscaye par un sous-marin qui lui causa des avaries vers le milieu, endommageant la cheminée et plusieurs chaloupes.

PÉTROGRAD. — Les habitants de Riga qui s'étaient enfuis reviennent, et l'on annonce que la vie reprend son cours.

MADRID. — M. Bergson a fait, à l'Athénée de Madrid, une conférence très applaudie. Le 7 mai, les académiciens français ont été conviés à un grand banquet présidé par M. Azcarate.

WASHINGTON. — Un détachement de cavalerie américaine a surpris une force supérieure de carlistes du général Villa; quarante-deux Mexicains ont été tués. Les Américains n'ont éprouvé aucune perte.

APRÈS LA MÉMORABLE SÉANCE DU CAPITOLE AMÉRICAIN, QUELLE SERA L'ATTITUDE DES ÉTATS-UNIS?



... A MOINS QUE LE GOUVERNEMENT IMPÉRIAL ALLEMAND DÉCLARE QU'IL ABANDONNE SES MÉTHODES DE GUERRE PRÉSENTES CONTRE LES NAVIRES TRANSPORTANT DES PASSAGERS ET DES MARCHANDISES, LE GOUVERNEMENT AMÉRICAIN N'AURA PAS D'AUTRE ALTERNATIVE QUE DE ROMPRE COMPLÈTEMENT LES NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES.



Le président Wilson est maintenant en possession de la réponse allemande au message qu'il fit parvenir à la Wilhelmstrasse par les soins de son ambassadeur. Quelques jours avant, le président des Etats-Unis d'Amérique avait lu un mémorable plaidoyer

pour l'humanité de la guerre et pour le respect des droits des neutres devant les deux Chambres américaines rassemblées au Capitole. C'est l'aspect de cette audience historique qui est reproduit ici.

Le ministre des travaux publics inaugure le canal de Marseille au Rhône

MARSEILLE, 7 mai. — M. Sembat, ministre des Travaux publics, Clémentel, ministre du Commerce, Thierry, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, ont inauguré officiellement, aujourd'hui, le souterrain de Rove, c'est-à-dire la partie la plus importante et la plus considérable du canal de Marseille au Rhône. L'exécution de cette entreprise est une preuve que la terrible guerre que nous soutenons depuis près de deux ans, n'a pas réussi à entraver notre activité nationale.

Rappelons que le tunnel de Rove est le plus grand du monde, sinon par sa longueur, du moins par l'ouverture de sa section, qui est de 22 mètres de largeur sur 14 m. 50 de hauteur.

Les travaux de ce souterrain ont été commencés le 8 janvier 1910. C'est à cette date qu'eut lieu l'inauguration de la première mine, en présence de M. Millerand, alors ministre des Travaux publics.

M. Sembat et Clémentel sont descendus à la gare de Miramas à 8 h. 20. Sur le quai de cette importante gare de triage, — à laquelle la guerre a donné une activité extraordinaire — se trouvaient M. Thierry, qui avait devancé ses collègues, M. Schrameck, préfet des Bouches-du-Rhône, le général Combel, commandant la 15^e région ; M. Arlaud, président de la Chambre de commerce, entourés des membres de la Compagnie, M. Pierre, maire de Marseille, les sénateurs et les députés du département auxquels s'étaient joints M. Henri Michel, sénateur des Basses-Alpes et ancien représentant de l'arrondissement d'Arles, qui fut rapporteur à la Chambre, du projet de loi relatif au canal. Etaient également présents, les conseillers généraux des Bouches-du-Rhône, le maire de Miramas, accompagné des membres de son conseil municipal, l'ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, M. Léon Magnaud, entrepreneur du canal, M. Edmond Théry, directeur de l'Economiste Européen, les ingénieurs en chef et l'inspecteur principal de la Compagnie P.-L.-M., etc., etc.

A leur arrivée, les ministres sont reçus par le préfet et le maire de Miramas, qui leur adressent les souhaits de bienvenue. Puis tous les assistants prennent place dans un train spécial, décoré de faisceaux de drapeaux tricolores qui, par une nouvelle voie récemment ouverte de Miramas à l'Estaque, se rend à Port-de-Bouc, où le train ministériel arrive à 9 h. 15.

Les représentants du gouvernement, en descendant de wagon, sont salués par le maire de Port-de-Bouc et les conseillers municipaux. Les présentations sont faites par M. Géraud, député de l'arrondissement et conseiller général, puis les ministres visitent cette petite cité industrielle et maritime que les nécessités de la guerre ont transformée. Aux ateliers et chantiers de Provence, qui travaillent pour l'administration militaire, ils sont reçus par MM. Jules-Charles Roux, président de la Compagnie Transatlantique, et Hubert, ingénieur-directeur des chantiers.

Les ouvriers réunis sur le passage des ministres, les saluent de leurs vivats et M. Sembat leur adresse une courte allocution pour les féliciter de la part qu'ils prennent à la défense nationale.

Mais l'heure presse et les ministres prennent place dans des automobiles qui, après avoir traversé les Maritimes, suivent les bords de l'étang de Caronte. C'est sur cet étang qu'a été jeté le fameux pont tournant que l'on considère comme l'œuvre la plus remarquable de la nouvelle ligne de l'Estaque à Miramas construite par la Compagnie P.-L.-M.

Arrivé à Marignane, le cortège s'arrête au pont de la Floride et c'est là que viennent le rejoindre

les autres personnages officiels partis de Marseille par train spécial.

Un train Decauville en panne sous le tunnel

De Marignane, le cortège s'est rendu à Gignac, où débouche le souterrain du Rove.

Après la visite de la tranchée et les explications qui leur ont été données par M. Chagnard et les ingénieurs, MM. Marcel Sembat et Thierry et les personnages officiels prennent place dans un train Decauville muni par une locomotive à air comprimé et formé de petits Decauville.

A peine 600 mètres de parcours étaient-ils effectués que, brusquement, la locomotive s'est arrêtée.

On a alors divisé le train en trois tringons. Le premier, avec la locomotive qui a été remise en mouvement, est reparti avec des ministres, le préfet et le président de la Chambre de commerce. Le deuxième a été tiré par des chevaux de halage.

Mais une seconde panne se déclare et oblige tous les invités à rebrousser chemin, car le tunnel ne mesure pas moins de 7 kilomètres. Ils sont revenus à Gignac, dans la boue et l'eau jusqu'aux genoux.

Le départ pour le Rove s'est effectué en automobile, où l'on est arrivé à 4 heures pour le banquet, qui était fixé pour midi.

Le discours de M. Sembat

Voici un extrait du discours d'inauguration prononcé par M. Sembat, ministre des Travaux publics :

Le percement de ce tunnel de Rove que nous inaugurons aujourd'hui est donc un gage de force et de confiance ; mais n'est-ce pas quelque chose de plus ? Considérez la nécessité, n'est-ce pas prendre envers nous-mêmes un grand engagement ? N'est-ce pas nous promettre, et promettre à la France de continuer l'œuvre et d'en savoir tirer tout le parti qu'il faut ? De tels travaux réalisés nous engageant, à braver promptement le canal et à livrer la plus belle et la plus importante, cela va sans dire l'compléter ce canal par une mise en valeur de tout ce fleuve, c'est forcé ! Mais ce n'est pas seulement cette œuvre-ci que nous touchons de la main qu'il s'agit d'achever ; c'est pour toute la France libérée et reconquise des centaines d'innombrables parcelles et de brèves de cette taille qu'il nous faut entreprendre ou pousser à bout. C'est donc une vaste politique économique de mise en valeur des richesses nationales qui s'impose à nous, non pas pour demain, pour après la guerre, mais pour aujourd'hui même, dès maintenant, et nous la poursuivons au milieu même de la guerre.

Pour cette œuvre-là, tout comme pour l'œuvre suprême de la Défense nationale, nous les Français sommes d'accord. Ce sont deux œuvres liées ; ou plutôt, c'est la même œuvre. Nous voulons la victoire française, la victoire des Alliés, pour assurer aux nations le droit de vivre libres et de se développer sans entraves, et du même coup nous assurons pour demain à la France une vie prospère et vigoureuse en l'ouvrant pour le grand commerce et la production intensive.

La leçon de la guerre ne sera pas perdue si la victoire, la sanglante, la puissante leçon de solidarité nationale et le même élan qui aujourd'hui nous unit tous pour nous défendre, et contre lequel se bête à Verdun la fureur de l'invasion, le même élan nous unira demain pour porter au maximum la puissance économique de la France.

MM. Sembat, Thierry et les députés et sénateurs du département ont été retenus à dîner ce soir par M. Schrameck, préfet des Bouches-du-Rhône.

Pour les gradés versés dans l'auxiliaire

Dans l'Evenement du 6 mai, notre éminent confrère M. Henry Paté, député, signale au ministre de la guerre les sous-officiers ou caporaux versés dans le service auxiliaire à la suite de blessures de guerre et qui, en passant dans cette nouvelle position, perdent leur grade et redevenant simples soldats. Il s'élève avec raison contre cette injustice.

C'en était une, en effet ; mais qui ne subsiste plus. Une décision ministérielle du 10 mars dernier, parue au Bulletin officiel du ministère de la guerre, page 247, l'a fait disparaître, non seulement pour cette catégorie particulièrement intéressante, mais pour tous les gradés, quels qu'ils soient, versés du service armé dans l'auxiliaire.

Cette équitable mesure est passée généralement inaperçue, même de l'auteur de remarquables rapports à la Chambre, qui le spécialisent dans les questions militaires parce que sa rédaction, sous forme d'errata à de précédentes circulaires, ne laisse pas apparaître, à la simple lecture, sa réelle portée : sa teneur est, en effet, celle-ci : « Modifications à... » ; « au lieu de : « y pourront conserver leur grade », lire : « y conserveront

leur grade » ; « au lieu de : « pourront être réintégrés », lire : « seront réintégrés » ; etc.

Un petit travail de comparaison et de mise à jour nécessaire donne le texte définitif et complet qui est le suivant :

1° « Les gradés passant du service armé dans le service auxiliaire y conserveront leur grade » ;

2° « Les anciens gradés qui ont perdu leurs galons en passant dans le service auxiliaire seront réintégrés dans leur ancien grade, sans passer par les échelons hiérarchiques intermédiaires » ;

3° « Par vote de conséquence, les gradés classés jadis dans le service auxiliaire, demeurés dans cette catégorie pendant un temps plus ou moins long, comme simples soldats, et reclassés ensuite dans le service armé, recouvreront également (au lieu de : pourront recouvrer) leur ancien grade. »

Ajoutons pour les nombreux intéressés ignorent encore ces dispositions libérales, qu'elles donnent droit à un rappel d'ancienneté et de solde remontant au 5 décembre 1914 ou à la date de leur entrée en campagne si elle est postérieure à cette date.

Commandant V...

Ayuntamiento de Madrid

Le nouvel impôt et les petits revenus

Une réforme fiscale, comme celle qui vient d'être votée par les Chambres et qui est appelée à bouleverser si profondément nos habitudes de contribuables routiniers, n'ira pas, dans son application, sans provoquer maintes criaileries. Il faut, toutefois, être reconnaissant au législateur d'avoir épargné les humbles.

Le fait est désormais acquis : chacun sera imposé suivant ses moyens. Les grands paieront, les petits ne seront pas touchés. Est-ce à dire que la situation de chacun sera intangible ? Il serait téméraire de le prétendre. Nul, en effet, ne saurait prévoir les changements qui peuvent survenir dans les situations. Les revers de fortune sont fréquents et ont des causes multiples. Bien souvent, pour ne pas dire la plupart du temps, le délabrement de la santé est l'explication de ce que l'on appelle trop facilement la mauvaise chance. Souvenez-vous de ceci : à petite santé, réussite difficile ; à santé florissante, succès facile.

Il en est de la santé comme de la fortune : si vous la dépensez sans compter, vous aurez vite fait de « manger » vos revenus et d'entamer votre capital, et de là à la ruine il n'y a qu'un pas.

Le revenu de la santé, c'est l'activité. On renouvelle, on augmente même son activité en entretenant soigneusement sa source, c'est-à-dire le sang. Plus votre sang sera pur et riche en globules rouges, mieux il circulera et mieux il nourrira l'organisme ; plus vous aurez de résistance, par suite, d'activité. Les Pilules Pink sont, par excellence, le réparatif et en même temps le tonique du sang. Elles le débarrassent des impuretés qui l'alourdissent, lui rendent les globules rouges que le surmenage, les excès de bonheurs sortis lui avaient fait perdre et, en faisant, elles rétablissent l'équilibre des fonctions, équilibre qui fait les organismes forts et résistants.

Les Pilules Pink se trouvent dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris ; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

Les Allemands vont à l'assaut poussés par leurs propres mitrailleuses

ROME. — L'idea Nazionale reçoit de son correspondant de Berne la nouvelle suivante, que nous reproduisons sous toutes réserves :

« Le 16 mars dernier, deux régiments de Poméranie le 8^e et le 19^e se sont engagés en refusant de sortir des tranchées pour monter à l'assaut. Pour les obliger à marcher, les mitrailleuses placées à l'arrière firent vomir du feu sur les mitrailleurs. »

« Les hyènes du marché des vivres » en Allemagne

Berlin, 6 mai. — La Morgen Post de Berlin, du 5 mai, publie, sous le titre : « Les hyènes du marché des vivres », un article véhément au sujet de la détresse alimentaire dont souffrent les classes pauvres.

Le début de cet article est particulièrement caractéristique : « Il faut parfois plus de courage pour aller dans une boutique de boucher que pour aller dans les tranchées. »

« C'est en ces termes que le président de la huitième chambre du tribunal correctionnel de Berlin stigmatisa, hier, la conduite de plusieurs négociants d'alimentation en général, et de bouchers en particulier. »

« Celui qui sait quelles souffrances peuvent endurer, quels combats peuvent livrer nos ménages avant de réussir à obtenir les denrées les plus indispensables, celui-ci trouvera sans doute que la comparaison avec les tranchées n'est que trop justifiée. »

Pour avoir des pommes de terre

Les feuilles hollandaises racontent cette curieuse et symptomatique histoire qui se serait passée à Rheydt, petite ville des provinces rhénanes.

Lorsque, il y a quelques jours, les ménagères de Rheydt constatèrent qu'il n'y avait pas de pommes de terre au marché, elles organisèrent une manifestation en règle, avec bris de devantures, lancement de pierres, etc... La police dut intervenir et l'ordre fut rétabli.

Or, le lendemain, le bourgmestre de la ville trouva pendu à sa porte un gros chat mort avec cet écriteau : « Wenn du nicht sorgst dass wir Kartoffeln bekommen, so wird es dir gehen wie dieser Katz » (Si tu ne te soucies pas de nous faire avoir des pommes de terre, il t'arrivera le même sort qu'à ce chat).

LE "TIP" remplace le Beurre

Augusto PELLERIN, 82, Rue Humboldt (1^{er} 60 le 1/2 kg).

LA VIE SPORTIVE



La Coupe de France. — Les Lillois battent le Club Français par 1 but à 0.

FOOTBALL ASSOCIATION

LES MATCHES D'HIER

La Coupe de France. — Le Vélodrome du Parc des Princes a été hier encore le théâtre d'un important match de football association. Cette rencontre, qui mettait aux prises l'Olympique Lillois, représentant le club français interfédéral et la Vie au Grand Air du Médoc de la F.C.A.F., avait attiré à Auteuil, malgré un temps incertain, les fervents du ballon rond.

Les Lillois ont été les vainqueurs de la journée, mais les Médocains leur ont chèrement disputé la palme, et le résultat, 1 but à zéro, n'a été obtenu qu'après prolongation. L'Olympique Lillois confirme ainsi son titre de vainqueur du dernier trophée de France (1914).

La Coupe des Jeunes. — Etoile des Deux-Lacs bat U.S.A. de Clichy par forfait ; A.S. Française bat S.C. Français par 5 buts à zéro.

AUTRES MATCHES

E.S. Parisienne (3) bat Galla Club (3) par forfait ; Club Français (3) bat U.S. Parisienne (4) par 4 buts à 2 ; Etoile des Deux-Lacs (2) bat Enfants de Passy (2) par 4 buts à zéro ; Stade Français (2) bat C.A.S. Générale (2) par 4 buts à 2.

CYCLISME

Paris-Melun et retour (5^e année). — Gros succès pour cette épreuve cycliste de Préparation militaire de 50 kilomètres. Sur 167 jeunes cyclistes inscrits, 106 ont pris le départ, malgré la pluie, et 62 ont terminé le parcours. Le vainqueur est Hennequin, amputé d'un bras, et le dernier classé, Victor Quertier, n'a qu'une jambe. Bravo pour les sportifs mutilés !

Résultats : 1. Gaston Hennequin (V.C.P.), en 1 h. 37 m. 29 s. 3/5 ; 2. Al. Neffat (H.C.P.), à 100 mètres ; 3. Maurice Portier (V.C.P.), 1 h. 39 m. 32 s. ; 4. Edouard Testard (U.S.N.), à une longueur ; 5. Paul Tréhiès (U.V.I.X.), à une demi-longueur ; 6. Marcel Grellet (V.C.P.), à une longueur et demie ; 7. Félix Gaisne (U.S.N.), à une longueur ; 8. Eugène Michel (U.S.N.), à une roue ; 9. André Barbe (V.C.P.), à deux longueurs ; 10. Raymond Gadal (I.), à une demi-longueur.

11. Raymond Pierre (U.V.I.X.), 12. Georges Barilth (H.C.P.), 1 h. 40 m. 59 s. ; 13. Jean Gérard (I.), 1 h. 42 m. 4 s. ; 14. René Bondois (U.S.N.), 1 h. 43 m. 50 s. ; 15. Pierre Darlot (U.V.I.X.), à 10 mètres ; 16. Clotaire Rezé (I.), à 25 mètres ; 17. Maximin Robin (A.C.P.), 1 h. 44 m. 26 s. ; 18. René Tresse (A.C.P.), 1 h. 48 m. 29 s. ; 19. Roger Morel (U.V.I.X.), à deux longueurs ; 20. Louis Ericotté (I.), à une longueur et demie ;

21. Raoul Paillardin (V.C.P.), 22. Marcel Fortin (U.S.N.), 23. Jean Lignone (I.), 24. André Franchi (I.), 25. Jules Trévalle (I.S.N.), 26. Germain Franck (U.V.P.), 27. André Chassagnard (V.C.P.), 28. Jean Bois (I.), 29. Robert Béché (I.), 30. André Dote (I.),

31. Pierre Michaud (I.), 32. Max Berry (F.A.S.), 33. Louis Lebois (I.), 34. Albert Bassel (I.), 35. Hubert Tomberg (V.C.P.), 36. Henri Happe (U.V.I.X.), 37. Alexandre Beaudri (H.C.P.), 38. Gaston Picard (I.), 39. Charles Follet (I.), 40. Henri Boyer (V.C.P.),

41. Auguste Duchesne (I.), 42. Emile Hardoin (I.), 43. André Pulois (V.C.P.), 44. Armand Michaud (I.), 45. Ernest Bourgeois (I.), 46. Jean Carraud (U.S.N.), 47. Lucien Noiregal (I.), 48. Victor Rossi (I.), 49. Muller (U.V.I.X.), 50. Marcel Feiler (I.),

51. Charles Nainville (I.), 52. Marcel Rolly (I.), 53. René Guillen (H.C.P.), 54. Pierino Galelli (I.), 55. Louis Berthe (I.), 56. Marcel Courchon (I.), 57. Aimé Picard (U.V.I.X.), 58. Edouard Deschamps (I.), 59. Amédée Levesque (I.), 60. Robert Personne (I.), 61. Marcel Gaudard (I.), 62. Victor Quertier (I.), etc.

Les Audax cyclistes. — Voici les noms des trente-quatre nouveaux brevétés, à la suite de la dernière sortie de 20 kilomètres :

Charroffère, Anroux, Delage, Dumas, Duveau, Milland, Balbeur, Arthemann, Frankel, Auvray, Vassy, Duval, Vallet, Chaplain, Ponceauille, Brice, Cene, Baroin, Van, Rossignol, Sella, Masson, Clémentz, Maronier, Amrault, Cefèvre, Régnault, Verhès, Moranne, Bernier, Troualen, Audon, Berthe et André Milet.

L'italien Micheli Alessio disqualifié. — L'Union Véloépidique Italienne a pris acte de la déchéance de l'Union Cycliste Suisse qui a infligé une amende de 200 francs et le retrait de sa licence au coureur annuaire de première catégorie Micheli Alessio, habitant Genève, pour fausse déclaration d'identité.

Brevet militaire des 100 kilomètres à Lyon. — Le comité sportif du Rhône, encouragé par le grand succès de ses réunions sur piste, a prévu, dans son calendrier, de nombreuses et intéressantes épreuves sur route.

Comme préparation à ces épreuves, il fera disputer, le 24 mai, son épreuve annuelle du Brevet militaire des 100 kilomètres.

COURSE A PIED

Le C.S.F. à Billancourt. — Le Cercle des Sports de France a fait disputer hier matin, à 10 heures, une épreuve interclubs de 7 kilomètres 400. Trente et un coureurs se sont alignés. Longchal, de la J.A.S.P., s'est attribué le meilleur, battant son plus redoutable concurrent Miller de 250 mètres. Résultats : 1. Longchal (J.A.S.P.), en 27 m. 4 s. ; 2. Miller (C.E.P.), à 250 mètres ; 3. François, 4. Deirhel, 5. Aubé, 6. Koeppen, 7. Maro Martin, etc.

AUTOMOBILISME

Prochain examen pour emploi d'officiers. — C'est vraisemblablement du 10 au 15 juin qu'aura lieu l'examen écrit des candidats à l'examen d'aptitude à l'emploi d'officier dans les services automobiles (liste close le 20 avril). Les candidats reçus iront à Aumale suivre pendant trois semaines des cours spéciaux.

AERONAUTIQUE

Création d'une inspection générale des écoles d'aviation. — A la date du 6 de ce mois, le ministre de la Guerre a décidé la création d'une inspection générale des écoles et dépôts d'aviation, afin d'assurer à ces établissements et à ces dépôts l'unité de direction. Agent direct du ministre, l'inspecteur général sera investi d'un droit de surveillance sur tout ce qui a trait à la discipline et d'un droit de contrôle pour l'éducation militaire et l'organisation de l'enseignement et l'instruction technique.

Un record américain. — Un record d'altitude en hydronautie appartient au lieutenant Bellinger, de la station d'aéronautique navale des Etats-Unis en Floride : en 1 h. 20 il a atteint 10.000 pieds et effectué sa descente en 16 minutes.

NATATION

Le champion du monde battu. — Le nageur fameux de Honolulu, au New-York A.C., s'est fait battre dans l'épreuve des 220 yards, par Herbert Volmare et Joseph Wheatley. C'est Volmare qui gagna en 2 m. 30 s., battant Wheatley d'un yard, ce dernier précédant Kahanoku de deux yards.

PATINAGE

Nouveau record mondial. — Roland Cioni, le célèbre patineur américain de Pittsburg, a battu dernièrement, au cours des épreuves pour le Championnat, organisées le 13 avril à Chicago, un record mondial pour la distance de 5 milles (8 kilomètres 047 mètres) sur patins à roulettes. Cioni a franchi la distance en 13 minutes 25 secondes, soit 6 secondes plus vite que le temps le plus rapide enregistré jusqu'à ce jour, ce qui représente une moyenne à l'heure de 35 km. 886 mètres.

BOXE

Jack Johnson et Arthur Cravan. — La semaine dernière, une rencontre a eu lieu à Barcelone entre Jack Johnson (110 kilos) et Arthur Cravan (105 kilos). Ce dernier, qui, bien qu'Anglais, était présenté au public espagnol comme poète français (I), a été mis knock out au sixième round, après avoir été menagé visiblement par Jack Johnson, qui reçoit 15.000 pesetas ; il avait été, avant la rencontre, volé de sa montre d'une valeur de 8.000 francs ! Public et vainqueur très peu satisfaits.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PARIS PICIER

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Les courses en Angleterre

Des couleurs jadis glorieuses
gagnent la première course classique

Nous n'aurons décidément pas de courses en France. Les épreuves purement techniques, sans public et sans enjeu, que voulait nous donner la Société Sportive, n'ont pas été autorisées. Ainsi l'a voulu notre Société Nationale, dite d'Encouragement.

Nos propriétaires, ceux du moins que n'effraient pas les déplacements lointains et les gros débours, iront s'asseoir à la table des voisins, c'est-à-dire tenter la chance en Angleterre, en Italie ou en Espagne. Car on court partout, sauf en France. On court dans tous les pays belligérants : en Angleterre, en Italie et en Russie, aussi bien qu'en Allemagne et en Autriche.

Bien entendu, les courses ne sont pas, chez eux, exactement ce qu'elles étaient avant la guerre. En Angleterre, par exemple, on a adopté le même *modus vivendi* que l'an dernier : il n'y a qu'un seul hippodrome qui fonctionne : Newmarket. Le Derby d'Epsom, les Oaks, le Saint-Leger de Doncaster sont annulés et remplacés par le New Derby, les New Oaks, les September Stakes, courus tous à Newmarket avec une simple allocation de 25.000 francs. Parmi les grandes courses classiques, les 2.000 Guinées et les 1.000 Guinées, conservent seul leur forme primitive et leur allocation normale. Les 2.000 Guinées sont donc devenues, financièrement, la course la plus importante de l'année.

Le propriétaire de Clarissimus, qui a gagné les 2.000 Guinées de 1914, a touché environ 125.000 francs. La course a été disputée mercredi dernier. Le grand favori était Figaro, bien nettement indiqué par sa forme de l'année dernière. Figaro et Argos, qui sont l'un et l'autre la propriété de M. L. Newman, s'étaient montrés, à deux ans, les deux meilleurs sujets de leur âge. Mais Argos est, paraît-il, d'un entraînement difficile, et Figaro a causé une déception qui n'est probablement pas la dernière. C'est un cheval plus brillant que courageux. Jusqu'à 200 mètres du poteau, on a pu croire qu'il allait gagner très facilement. Mais il s'est en fait très mollement défendu à la fin. Clarissimus, Kwang Su et Nassovian ont pris les trois premières places, les deux premiers séparés par trois quarts de longueur, et le troisième finissant à une demi-longueur. Figaro était quatrième à une tête.

Clarissimus portait la casaque populaire entre toutes de lord Falmouth, la casaque qu'illustrèrent, au temps du précédent lord Falmouth, les Atlantic, Silvio, Janette, Gaillard, Wheel of Fortune et autres gloires. Son fils, le propriétaire de Clarissimus, n'a pas connu jusqu'ici les mêmes succès. Il n'avait encore gagné, en fait de course classique, que les 1.000 Guinées, que Quintessence, la mère de Clarissimus, remporta pour lui en 1903.

Kwang Su, qui a pris la seconde place, est un fils de la célèbre Claricia, qui a produit, avant lui, Bayardo et Lemberg. Bayardo, gagnant du Saint-Leger en 1909, fut le crack incontesté de sa génération. Lemberg, gagnant du Derby d'Epsom, est venu ternir dans le Grand Prix de 1910, gagné par Nuage, l'état d'une carrière jusque-là exceptionnellement brillante. Leur cadet Kwang Su, appartient comme eux à M. Fairlie. Il retrouvera Clarissimus, Nassovian et Figaro, le 30 mai prochain, dans le Derby. La course apparaît très ouverte. Kwang Su et Nassovian étaient, paraît-il, dans une condition un peu moins avancée que le gagnant, et ils se sont néanmoins très bien défendus. Ils peuvent donc très légitimement espérer une revanche.

Autour d'une circulaire énigmatique

Notre confrère le Temps, dans son numéro du 4 mai dernier, dénonce une singulière manœuvre tentée chez nous en faveur d'une thèse allemande. Il s'agit en l'espèce, d'une circulaire lancée à profusion, ayant pour but déclaré d'obtenir : la sauvegarde des navires, la baisse du fret et des taux d'assurance, la démolition de l'ennemi. Mais le but réel et dissimulé c'est, en sollicitant les avis des armateurs français et en usant de suggestions habiles, de créer un courant d'opinion favorable aux thèses de l'Allemagne dans les discussions diplomatiques, que les actes de ses sous-marins ont amenés.

Ce document dit entre autres choses : " L'enquête ouverte par la Hollande, après le naufrage de la Tubantia, a apporté un témoignage précieux qu'il faut retenir. C'est que l'Allemagne emploie, sous cette forme inavouée de mines en chapelets, les torpilles à réservoir de bronze du vieux type Schwartzkopf. "

Mais c'est bien tel, dit en substance le Temps, que l'on voit percer le bout de l'oreille. Toutes les fois que les Allemands auront à dégager leur responsabilité ils mettront leurs torpillages prémédités sur le compte d'explosions fortuites de mines.

L'Allemagne voulait répandre dans le monde l'opinion que ses sous-marins n'avaient pas torpillé la Tubantia, et elle a propagé en France une circulaire à cet effet. La plaisanterie allemande est réellement trop laide.

L'auteur responsable de cette circulaire, dit M. Léon Daudet, dans l'Action Française, est M. Ch. Brunot. Or M. Brunot, précise la Liberté, est inspecteur général au ministère de l'Intérieur et officier de la Légion d'honneur. Notre confrère ajoute qu'il croit savoir que depuis mardi l'inspecteur général Ch. Brunot est à la retraite.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le vieil ami

Jenny aux yeux bleus lâcha le chapeau qu'elle avait promis de livrer pour le soir même, et sortit de son petit logis, en claquant la porte.

La patience lui manquait pour rester seule entre ses quatre murs, à chiffonner des rubans trop minces et des fleurs à bon marché qui collaient aux doigts. En bas, dans la rue tumultueuse, ses yeux étaient distraits et les pensées qui la tourmentaient comme absorbées par l'air épais. Mais là...

Jenny aux yeux bleus n'appartenait pas à cette race de philosophes pratiques qui trahissent sans honte le vieil ami commençant à les gêner. Tant que Brun, l'honnête mastiff aux joues pendantes, avait été là, entamant le budget journalier de ses solides crocs, Jenny avait souffert dans son estomac, rétréci par les privations. Maintenant, c'était le cœur qui lui faisait mal.

En somme, il y avait sept ans que Brun (Oh! on ne s'était pas fatigué à lui chercher un nom) n'avait pas quitté la jeune femme de plus d'une longueur d'ombre, mesure extensible mais limitée.

Et Jenny avait perdu Brun au coin d'une rue, cruellement, sournoisement, en s'enfuyant bien vite, comme on commet une action défendue.

L'idée ne lui était pas venue seule, certes!... Depuis la guerre, son commerce de petite modiste en chambre rapportait si peu qu'on n'aurait osé le dire sans rire... ou sans pleurer!... L'allocation, cependant, avait été refusée à Jenny. Il fallait envoyer des colis au mari, le bon gros Clément, là-bas, dans les tranchées, il fallait ceci... il fallait cela... Jenny manquait souvent du nécessaire, et le besoin n'est pas un fameux conseiller... Et puis, les voisins étaient venus à la rescousse!... Oh! perfides voisins... perfide exemple, perfide opinion, qui laisse jeter à la rue, par centaines, les pauvres toujours fidèles, sans jeter un cri d'indignation... parce que « c'est la guerre »!

Un jour, c'avait été la mère Machu qui avait répondu aux plaintes de Jenny.

— C'est bon, c'est bon... Si vous êtes si gênée... Pourquoi gardez-vous ce diable aux dents longues...

Une autre fois, comme Jenny protestait, chez le boucher, contre le prix exorbitant des déchets, l'homme au tablier sanglant avait crié :

— Dites donc, patronne, si vous êtes dans la purée, fichez votre cabot à la rue...

Chaque insinuation, chaque critique, n'avait d'abord pesé sur l'âme de Jenny guère plus qu'une goutte, qu'une légère goutte d'eau claire, puis elles s'y étaient étalées, gonflées, avaient formé un nuage immense, assombrissant, et tout était devenu la faute du pauvre Brun : les tramways qu'on n'osait prendre, les bottines qu'on ne pouvait acheter, la cottelette qui manquait toujours... La vue du matin, battant la mesure de sa queue sur le parquet, souriant

éternellement de toute sa gueule ouverte, de toutes ses babines noires et dentelées au pain juché sur le buffet finissait par exaspérer Jenny.

Aussi, huit jours auparavant, après avoir détaché son collier, elle avait emmené Brun très loin, dans Paris, au fond d'un quartier inconnu et peuplé... Elle s'était dissimulée brusquement, sous une porte, pendant qu'il zigzaguait en la cherchant, la langue pendante, et les yeux hors de la tête, parmi les groupes embrouillés de passants. Et le tour avait été joué... Il s'était trouvé dans le grand Paris un chien de plus sans maître.

Maintenant pincée par le remords, Jenny voyait sans cesse Brun, crevant de faim, chassé à coups de pierre des poubelles, par les chiffonniers jaloux, ou descendant la Seine, le ventre en l'air et tout blanc, ou de mille autres façons non moins engageantes. Elle songait encore : « Qu'est-ce que dira Clément quand il saura ?... » Et elle allait, droit devant elle, poussée par les pensées qui la chassaient du logis; elle allait, éblouissant ses jupes dans les flaqueurs du récent orage, elle allait sans rien acheter, sans but, sans même songer à se regarder dans les vitrines.

Puis, tout à coup, elle sentit quelque chose qui la tirait timidement par le bas des jupes, et elle reconnut Brun. Il jappait doucement d'un air extasié : « Je t'ai retrouvée enfin ! Comme tu étais loin ! Comme j'ai souffert ! Mais te voilà !... » Son ventre était cuirassé de boue, son museau terne et ses flancs creux; il chancelait sur ses pattes, il n'était même pas un simple chien, il n'était plus qu'une vilaine bête. Jenny cria presque :

— Brun !...

Et un remous de sentiments contradictoires tourbillonna en elle... Tout à l'heure le flot amer des remords la tracassait au point de la rendre incapable de tout effort... Maintenant...

Le chien, comme s'il sentait son hésitation, léchait humblement ses semelles... Impatiemment, elle se dégagea, fit un pas en avant, comme pour se sauver de nouveau... Alors il leva les yeux sur elle... Tout d'un coup, au milieu des rides profondes, ils brillaient étrangement... Ils dirent l'horreur des nuits sans gîte, des jours sans caresses, de la solitude et de l'abandon, et surtout l'abomination suprême de l'amour méconnu. Ils dirent cela, les bons yeux, aussi éloquentement que n'importe quelle bouche humaine l'aurait pu faire, et Jenny, la petite modiste, en trembla de pitié jusqu'au fond de sa conscience.

— Allons, fit-elle, allons, viens, le Brun... on va recommencer tous les deux à se serrer la ceinture...

Elle se baissa vers l'animal exténué, croûté, affreux, le souleva et, sans dégoût, le chargea sur ses bras.

Quelqu'un la vit et rit; un groupe se forma, des visages moqueurs se penchèrent sur la jeune femme. Alors, elle, dont la bonté inondait maintenant l'âme comme une marée chaude, fixa ces gens au cœur mauvais avec plus de pitié que de colère, jeta en haussant les épaules : « Imbéciles ! » puis s'en fut, forte de sa conscience satisfaite, et lentement, très lentement... parce que le vieil ami pesait lourd...

Bruno Ruby.

L'alcool sert à la fabrication des explosifs

Trois mille personnes s'engagent à n'en plus boire jusqu'à la victoire finale

Hier après-midi a eu lieu, à la Sorbonne, le grand meeting antialcoolique, présidé par M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique.

M. Debove, président de la Ligue nationale contre l'alcoolisme, a remercié les personnalités qui avaient apporté le concours de leur présence et de leur parole à cette réunion : M. Paul Painlevé, Mme Maria Vérone, avocate à la cour d'appel; M. Vandervelde, ministre d'Etat de Belgique, et M. Lafont, secrétaire général du groupe antialcoolique de la Chambre des députés.

M. Vandervelde a exprimé ensuite toute sa foi dans le succès de la lutte antialcoolique. M. Lafont a parlé des projets antialcooliques en préparation. Mme Maria Vérone a dit le grand rôle qui incomberait à la femme dans la lutte antialcoolique de demain; et M. Riémin, secrétaire général de la Ligue Nationale, a rappelé les grands efforts faits par cette Ligue contre le privilège des bouilleurs de cru. L'ordre du jour suivant a été voté :

« Les 3.000 citoyens réunis à la Sorbonne, le dimanche 7 mai, sous la présidence de M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, prient le Parlement de voter les mesures les plus énergiques pour réprimer l'alcoolisme, notamment la suppression du privilège des bouilleurs de cru, sans aucune allocation familiale, et l'interdiction de la fabrication et de la vente de tous les apéritifs à base d'alcool. L'alcool servant à la fabrication des explosifs, ils s'engagent à n'en faire aucune consommation jusqu'à la victoire finale. »

Une partie artistique a permis d'applaudir Mlle Rita de Sarto, Mlle Chabert et de Chauveron, de la Comédie-Française; MM. René Rocher et Hiéronimus, de la Comédie-Française; Mlle Lefort, premier prix du Conservatoire; M. Lefort, professeur au Conservatoire, et ses élèves, et le choral de l'école Edgar Quinet.

A LA MÉMOIRE

des élèves de l'École des Arts décoratifs tombés au champ d'honneur

Une touchante cérémonie a eu lieu hier matin au sous-séjour des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Dalimier, assisté de M. Edmond Guiraud, directeur du cabinet. Les familles des élèves de l'École des arts décoratifs ont reçu la médaille du sculpteur Alphonse Dubois, portant à l'avant l'inscription suivante :

En mémoire de...
Elève à l'École nationale des Arts décoratifs
Mort pour la patrie
1914-1916

M. Dalimier a prononcé un discours émouvant au cours duquel il a envisagé les mesures à prendre pour le développement de nos industries d'art.

M. Eugène Morand, directeur de l'École des arts décoratifs, a présenté ensuite à M. Dalimier les familles des élèves tombés au champ d'honneur, et la cérémonie s'est terminée par la remise aux parents des glorieux combattants de la médaille frappée en leur honneur.

UNION-LITON D'EXCELSIOR DU 8 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE V

Gaspard était d'une race brune, celle de sa mère née dans l'Ardèche. Avec ses traits fins et la rusticité de ses manières, il ressemblait au jeune pâle d'une idylle antique.

Oui, sa tête ronde, ses yeux veloutés, sa bouche rieuse sur des dents très blanches étaient bien d'un meneur de chèvres. Malheureusement il était à cet âge ingrat où le visage est gâté par la pousse de la barbe et l'inegalité du teint, celui des adolescents qui mènent dans les écoles une vie cloîtrée et studieuse.

Gaspard était sensible à la beauté et il était ébloui par Clotilde et Monette blondes, blanches et roses, le bouton et la fleur d'une même branche.

Depuis l'enfance il n'était occupé que de livres, de chiffres et de combinaisons géométriques, qui représentent des valeurs, mais mettent peu de lumière dans les yeux. Assis entre la mère et l'enfant, il avait au cœur la sensation qu'auraient des prunelles engourdies dans l'obscurité et qui devraient tout à coup fixer le soleil.

Lorsque Monette et Clotilde posèrent sur la pappe leurs mains délicates, des mains dont les

gens du peuple disent qu'elles sont de cire, il eut honte de mettre en évidence des doigts aux phalanges rouges, aux ongles mal soignés : il les cacha sous la table, préférant ne pas manger pour ne pas les montrer. Il eut ce geste mal élevé qui rend dédaigneuses les fillettes bien apprises.

Monette regarda obstinément les bras de Gaspard et la table où il devait, pour se conformer aux règles de la bienséance, mettre ses mains en évidence.

La gêne du jeune homme augmentait, elle tournait à la confusion. Il pensait que Monette avait vu les pattes dont il rougissait, tandis qu'elle leur reprochait avant tout de manquer sur la nappe.

Elle trouvait sans usages le petit-fils de la maman Albide chez qui elle allait se reposer des bonnes manières enseignées par sa maman.

Cependant elle connaissait depuis la veille le rire si franc, si communicatif du grand collégien; à cet enjouement elle avait reconnu que Gaspard était un enfant comme elle, aussi elle lui pardonnait, et assez vite, d'ignorer quelques chapitres du savoir-vivre et même elle était prête à lui donner des leçons.

Deux fois, d'un geste prompt, elle prit la main fuyante et la mit sur la table, avec un air sévère de maîtresse de pension, pour montrer à son voisin qu'il devait se tenir, comme elle, les poignets appuyés à la nappe.

Gaspard comprit et il demeura troublé en pensant à toutes les gaffes contre le savoir-faire à table qu'il commettrait inmanquablement au cours du déjeuner dont il s'était fait une fête et qui devenait une épreuve terrible, une des mille « colles » qu'il devait essayer avant d'être l'homme du monde qu'il deviendrait. Car il voulait arriver, devenir un « Monsieur » afin que sa science, son intelligence, ses aptitudes fussent entièrement mi-

ses en valeur. Gaspard savait déjà qu'il sortirait au premier rang de l'école polytechnique.

L'abbé Joachim avait saisi tout ce manège, et il se sentait pour le jeune homme déconcerté l'indulgence d'un brave prêtre et d'un esprit cultivé, à la fois respectueux des usages, qu'il connaissait, et ami des mérites de Gaspard.

Pour faire apprécier le jeune homme, pour le reconforter, le rassurer et lui donner la possibilité de goûter le déjeuner, qui serait savoureux, il mit l'élève sur ses succès scolaires.

Boursier, lauréat, prix du concours général des lycées de Paris et de province, premier sur toutes les branches, Gaspard était un brillant élève.

Il énuméra assez sèchement ses succès; il n'avait pas plus le souci de se vanter que celui d'être modeste.

Clotilde Durand de Bland se tourna vers le collégien; elle eut un sourire de distribution de prix, un sourire distingué, sympathique et si beau, si rassurant, qu'il mit une couronne sur tous les prix de la carrière du bon élève.

Ce gars aux allures de chevrier, d'instinct, aimait l'élégance.

Il avait le goût de la délicatesse et de la propreté absolument comme les chèvres que certains de ses ancêtres menaient peut-être paître dans les vallées pyrénéennes.

Fines et capricieuses, elles ne se désallèrent qu'avec des eaux pures. Elles flairent les moindres souillures, de leurs narines palpitantes, sur les branches des arbustes; aussi cherchent-elles très haut, sur les pics vierges, les pousses à peine écloses des bourgeons et que n'ont touchées encore que l'eau des nuages et les rayons du soleil.

Il se trouvait heureux auprès de Clotilde, auprès de Monette, blondes de l'or dont sont tissées les chevelures des fées.

Ayuntamiento de Madrid

La tournée d'inspection des grands chefs de l'armée caucasienne



Le grand-duc Nicolas (1) et son chef d'état-major, general Youdenitch, (2) se rendent en automobile aux postes avancés, au delà d'Erzeroum. Au cours d'une halte, ces chefs suivent sur la carte le développement des dernières et toujours heureuses opérations des armées russes.

Le " Saint-George's Day " à Londres



Chaque année, le 23 avril est fêté en Angleterre et tout particulièrement à Londres avec le pieux respect que nos alliés savent montrer pour tout ce qui est de leurs usages traditionnels. Cette fête fut, cette fois, des plus brillantes. On y vendit des milliers de drapeaux, et les soldats de l'Inde présents dans la capitale ne furent pas les moins décorés.